

Ceux qui disent que les avocats ne savent faire qu'une chose, — parler, auraient ajouté, s'ils les avaient vus, mercredi dernier, qu'ils mangent au moins autant qu'ils parlent.

Le fait est qu'ils ont parlé en mangeant et mangé en parlant et même en écoutant, car, il faut le dire, eux qui aiment tant qu'on les écoute et qui ont tant besoin de la patience des auditeurs, ont peu donné l'exemple du silence et de l'attention. Les avocats sont peut-être un peu comme les augures, ils ne peuvent s'entendre parler sans rire.

Il y a eu pourtant de magnifiques discours en réponse aux santés. Il suffit de nommer les orateurs; les juges Mondelet, Monk, Loranger, Coursol, Armstrong, M. Cherrier, M. Doherty, le Bâtonnier du Barreau, qui présidait, l'hon. M. Dorion, M. Bureau, bâtonnier des avocats de Trois-Rivières, M. Lacoste, et MM. Cassidy et Chapleau qui répondirent tous deux à la santé des Dames, le premier en sa qualité de vieux garçon actuel, l'autre en sa qualité de futur vieux garçon, déjà pas mal avancé. Ils furent spirituels, éloquentes comme toujours.

« Il me manque une côte, dit M. Cassidy, en cherchant avec sa main sur sa poitrine. Où est-elle? Je veux la trouver. »

Après avoir cherché, quelque temps, il l'a trouvée chez la femme, cette côte à laquelle il tient tant en apparence, mais si peu en réalité.

MM. Lefebvre et Maillet prouvèrent qu'aucune gloire ne manque au Barreau de Montréal et qu'il renferme deux des plus belles voix du pays, peut-être les deux plus belles.

M. Cherrier s'est surpassé, mercredi soir; de l'aveu de tout le monde, il n'a jamais mieux parlé. Il y a des orateurs qui diminuent en vieillissant, il paraît que ce n'est pas le cas pour M. Cherrier. Nous regrettons de ne pouvoir publier aujourd'hui ce magnifique discours, ainsi que celui de M. le juge Loranger qui a raconté l'histoire du Droit, de ses luttes et de ses triomphes, avec cette brillante éloquence que le pays admira autrefois. Plusieurs autres discours mériteraient d'être reproduits; ce sera pour le prochain numéro.

L. O. D.

## PER VIAS RECTAS.

(IL FAUT FILER DROIT.)

Traduction libre.

BENJ. SULTE, Ecr., auteur des "Laurentiennes."

Mon très cher poète. — Vous me demandez des nouvelles de l'ancienne capitale. Que pourrais-je vous dire, que le télégraphe ou les journaux ne vous ont déjà dit et mieux que ne saurait vous l'écrire un solitaire, qui n'a pour habitués que des oiseaux, des fleurs et des livres. Sans doute j'ai beaucoup d'amis: je devrais être gai comme pinson. Rabelais, Audubon, Longfellow, Racine, Washington Irvine, Walter Scott m'entourent, doués les uns comme vous savez, d'un fonds de gaieté inaltérable, les autres, pleins de sens, de réflexion et de verve.

Assis dans ce petit *sanctum* qui ne vous est pas inconnu, ombragé de "pins murmurants" et d'ormes méditatifs, je laisserai donc, comme les vieillards s'allongent, courir ma vagabonde plume pour vous amuser ou vous ennuyer à votre guise. Nous en avons fini pour cette année avec la canicule, les élections et les sauterelles. Dieu en soit loué! une de ces épreuves à la fois eût suffit: jugez des profondes malédictions auxquelles les trois combinées ont dû donner lieu. Nos touristes sont de retour: et le vent dans la vieille, la scientifique, la soporifique cité est aux *at home*, aux danses et aux dîners.

Les grands dînent, les petits dansent, le peuple dîne, et somptueusement même, grâce à la générosité et à la munificence des heureux et des malheureux candidats parlementaires, dont plusieurs, plutôt "que de voir périr la patrie" par leur absence des Chambres ont jeté par les rues, d'abord leur réputation, le plus mince de leurs succès, dépensant leurs écus, ce à quoi ils tenaient d'avantage. Quel puissant instinct chez le patriote, que celui du salut de la patrie! *amor patriæ omnia vincit*. Chacun donc, s'amuse sagement, chacun danse, dîne ou fait dîner. Le comte Dufresne dîne et fait dîner. O le brave homme que celui là! Je vous entends vous écrier "De qui parlez-vous?" Eh bien: Je parle d'un illustre savant scandinave, un saga d'Islande, un *spor'sman*, un *yatchman* de la verte Erin, un navigateur capable de faire la barbe à Cook, à Bougainville, un rusé diplomate. Prenons les choses de plus haut. Vous vous rappelez sans doute la visite que le prince Napoléon, le cousin du monsieur de Chiselhurst, jadis empereur des Français, nous faisait ces années dernières: vous n'avez sans doute pas oublié d'avoir feuilleté à la bibliothèque parlementaire, parmi les superbes volumes à nous présentés par le gouvernement impérial, un grand octavo illustré, contenant la relation d'un voyage entrepris par le prince Napoléon en Islande et au Spitzberg, dans son beau *yatch* de 1,100 tonnes, la corvette à hélice "La Reine Hortense." Un des dessins exhibit, au milieu de la banquise la majestueuse corvette, faisant jaillir de sa proue des flots d'écume et remorquant une svelte goëlette de 80 tonnes, le schooner *yatch* "Foam" commandé par un noble lord: le voyage pour cette dernière surtout devait être scabreux et périlleux, au sein des glaces et des brumes polaires.

Depuis une quinzaine de jours l'ex-commandant du *Foam* s'est installé sur le point le plus dominant de notre cité — notre citadelle. Sa courtoisie, sa généreuse hospitalité, l'amabilité de la comtesse, sa femme, sont dans toutes les bouches. Il se nomme, ce brave marin, Lord Dufferin, ou, si vous l'aimez mieux, en français, le comte Dufresne.

Il nous vient avec un arôme scientifique, une auréole littéraire, entouré en sus du prestige d'une descendance doublement illustre, puisqu'il appartient à la pairie d'Angleterre "la plus belle société moderne, depuis le patriciat romain," a dit le vicomte de Châteaubriand. D'un côté, il hérite des saillies fines de son ancêtre le fameux Richard Brinsley Sheridan; de l'autre, l'honorable madame Norton, sa tante, lui a légué le secret d'envelopper sa phrase dans l'idiome élégant d'Addison.

Si l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* avait une idée si élevée de la pairie anglaise, ce n'est pas moi qui l'aimerais. Bien que sur cette terre de l'Amérique nos aspirations soient plutôt démocratiques, nous ne pouvons nous défendre de la conviction que nos ancêtres descendaient de la glorieuse France monarchique, longtemps avant que la guil-

lotine de 1793 eût fait disparaître cette généreuse noblesse, bien longtemps avant l'ère de la commune de Paris.

Vous savez qu'en Angleterre, il y a cinq degrés de noblesse. 1o. Ducs (du latin *Dux*, chef d'armée.) 2o. marquis (*Marchis*), Gouverneur de marches ou provinces. 3o. Comte (*conus*, compagnons du roi.) 4o. Viscomte, (député comte, dans l'absence du comte.) 5o. Baron, vieux titre Normand ou vieux Saxon. Ajoutez un sixième degré, 6o. Les Archevêques, Evêques, Lords Spirituels. Les principaux privilèges de la noblesse sont: 1o. Immunité de la contrainte par corps pour dette dans leur personne, et dans la personne de leurs serviteurs jusqu'en 1770, etc. 2o. L'exemption de prêter serment comme jurés dans les procès criminels sur leurs pairs et le droit de répondre sur leur honneur au lieu de sur leur serment. 3o. Garanties spéciales par la loi contre les écrits ou paroles diffamatoires. 4o. Le droit dans les procès d'importance de prendre leur siège sans se découvrir.

Un seul pair (lord Kinsale) a le droit de se présenter sans se découvrir, devant le souverain, etc.

Passons du général au particulier.

Frederick Temple Hamilton Blackwood, baron Dufferin et Clanboye, est d'extraction écossaise, il descend d'Adam Blackwood, conseiller privé de la belle et infortunée Marie Stuart, reine d'Ecosse. Un autre ancêtre, John Blackwood, possédait dans le comté de Dawn, Irlande, un domaine, qui fut séquestré en 1687, par le parlement de Jacques II, mais le prince d'Orange, en montant sur le trône, le lui rendit. Pour le reste, voir *Dubrett* ou *Burke*. Sa devise est, comme dit plus haut:

Per vias rectas.

Deux travaux littéraires fort attrayants, donnent au nom de "Dufferin," un attrait tout particulier aux yeux du monde littéraire.

L'un, magnifique volume illustré, est une étude humoristique écrite par la mère du noble comte en 1863.

C'est une série de traits mordants, une parodie de la carrière aventureuse d'une enthousiaste anglaise, à Constantinople, en Palestine, etc. Il lui faut pour drogman, un homme qui paie de mine, elle a le malheur de choisir un Grec, d'une stature imposante, remarquable pour la dignité de ses allures, ses grands saluts. C'est à ce drogman, véritable scélérat qu'elle confie son précieux caniche "Bijou" à Constantinople. Le drogman a pour mission d'accompagner Bijou dans les rues de la ville Byzantine, il finit par s'ennuyer de ce soin et un bon jour, il se présente devant sa maîtresse, lui fait une profonde révérence et lui exhibe les oreilles et la queue de ce pauvre Bijou, assassiné, dit-il, par les féroces chiens de Constantinople. C'est tout ce qu'il en reste. Il reçoit son congé. Est-ce une parodie des aventures de Lady Hester Stanhope, l'amie de Lamartine? Est-ce un *take off* de Lady Ellenborough, avec son *chuckle* chéri? non, ce n'est qu'un personnage imaginaire.

Ce dernier livre est intitulé: *Lispings from Low Latitudes*, et l'autre, *Letters from High Latitudes*.

*Lispings from Low Latitudes*, par son format de luxe et la beauté de ses dessins, aura un succès de salon: car le prix élevé (\$6.50) auquel il se vend ne le met pas à la portée de tous. Cependant quel est le littérateur canadien en deça de la quarantaine qui se refusera le plaisir de feuilletter ces pages spirituelles, tracées par une comtesse élégante et lettrée. C'est une belle prérogative que celle du génie, chez la femme aussi bien que chez l'être barbu, qui s'affuble si modestement du titre de roi de la création: si la France est glorieuse de ses Sévigné, ses De Staël, ses Genlis, ses D'abrantès, ses Récamier, le génie a laissé sa marque indélébile sur plus d'une blanche fille d'Albion, Mrs. Shelley, Mrs. Hemans, Mrs. Trollope, Harriet Martineau, les Landor, les Strickland, les Norton.

\* \*

A vous qui avez des goûts littéraires, de chercher parmi les gouverneurs sous le régime français, un type, qui ressemble au noble lord, auquel notre gracieuse Reine vient de confier le sceptre de Vice-Roy de toute l'Amérique Britannique, dont le territoire, bien que moins peuplé, excède en étendue celui de l'orgueilleuse république, notre voisine comme vous savez. Dirons-nous que le comte de Dufferin rappelle le savant et lettré comte de la Galissonnière?

Les *Lettres des Hautes Latitudes* résument avec grâce la course du "Foam" depuis le 2 juin au 15 Septembre 1856.

Ce récit renferme, entre autres choses de savantes théories sur les fameux *Geysers* ou sources thermales de l'Islande et ces singulières éruptions y sont décrites avec une rare clarté: leur examen me mènerait trop loin: le livre a été traduit en français, par de Lanoye: il vient d'être cité, dans un ouvrage par des savants Français: "Tremblements de Terre et Volcan," publié par Hachette et le compte-rendu que les appendices renferment sur la température de la mer polaire, a servi de base à des savants d'Allemagne dans de profondes études récemment publiées à ce sujet.

Bien que le *Foam* ne jaugeât que 80 tonnes, pas moins de dix-sept personnes en composaient l'équipage. La mise en scène se composait de lord Dufferin, navigateur; Iaga, artiste; Sigurda, fils de Jonas, natif d'Islande, étudiant en loi, William Wilson, valet-jardinier, natif du Cap de Bonne-Espérance, Albert Grant, maître d'hôtel, horloger, William Webster, cuisinier en sous-ordre, menuisier, Taxedernuste, John Beris, cuisinier-en-chef, plus tard, acrobate, récemment des gardes de la Reine, plus tard, "Maid Marian."

Ebenezer Wyse, maître; mineur de la Californie.

William Leverett, second.

William Taylor, pourvoyeur de viande.

|                  |             |
|------------------|-------------|
| Charles Parne,   | } matelots. |
| Thomas Scarlett, |             |
| Thomas Selcher,  |             |
| Henry Leverett,  |             |
| John Lock,       |             |

William Wynhak, mousse.

Un allemand versé dans la capture des moustiques.

Un coq qui chantait régulièrement au point du jour.

Une chèvre

Un renard d'Icelande.

Un ours blanc.

Dames et cavaliers parlant l'idiome Islandais.

Norse, Japon et Français.

Scène: Quelquefois sur le *Foam*, quelquefois en Iceland, au Spitzberg ou en Norvège.

(God save the Queen.)

Ne voilà-t-il pas un programme et des acteurs, qui nous promettent un drame étonnant, palpitant d'intérêt et de nouveauté, pendant une course de deux mille lieues.

Lord Dufferin fut assez heureux après quelques jours d'at-

tente de voir une magnifique éruption du Grand Geyser, une colonne d'eau brillante de lumière et de vapeurs, s'élançant en gerbe argentine, se divisant en plusieurs jets, d'une incomparable beauté, puis ce magique spectacle, ces fantastiques eaux thermales, reprenant leur calme habituel et disparaissant dans la cavité de leur singulier entonnoir, le tout est exposé avec un coloris de style, une clarté d'expression, qui vous fait presque assister en personne aux convulsions du monstre en courroux.

Pour saisir sous tous ses aspects la théorie de lord Dufferin sur les *Geysers* d'Islande, il faudrait avoir sous la main les découvertes de *Tyndal on Heat* aussi bien que celles du savant chevalier Bunsen: les unes et les autres me manquent.

C'est sur les flancs volcaniques du Grand Geyser même que le noble comte fit la connaissance pour la première fois du prince Napoléon, et où il lui offrit l'hospitalité de sa tente. Cette amitié se cimentait par de petits présents, et en retour pour une superbe paire de candélabres bronzés, que le prince offrait à l'aventureux *yatchman* et qu'il nous a été donné d'admirer sur la citadelle de Québec, ce dernier lui faisait cadeau d'une magnifique carabine.

Quelle singulière région que cette Islande avec ses glaciers perpétuels, ses eaux thermales, tour à tour tranquilles, tour à tour en ébullition, au sein des frimas — ses Sagas — ses vivaces traditions littéraires, son dieu Odin, (*Letters from High Latitude*) dont la cosmogonie et le rituel nous ont été transmis par des archéologues Islandais. Parmi presque toutes les anciennes races scandinaves, c'est en Islandais que sont rédigés les vieux M.S. C'étaient des diplomates Islandais qui conduisaient les relations diplomatiques des Cours du Nord. Les relevés typographiques de l'ère la plus reculée sont tracés en cette langue. La première ébauche d'histoire en langue vernaculaire est celle de Snorro Sturleson: elle est rédigée en dialecte Islandais.

« Elle portait le nom de *Heimskringla*, parce que ce mot se trouvait le premier dans le manuscrit, et résumait l'histoire des rois norvégiens depuis les temps fabuleux, à venir à l'année 1150, de l'ère chrétienne. Elle raconte, dit lord Dufferin, avec tant d'art et de tact, qu'elle semble combiner la force dramatique de Macaulay, avec la peinture des caractères de Clarendon et la causerie familière de Pepys. » Snorro Sturleson eut une mort tragique: sa convoitise lui fit épouser à la fois deux riches héritières: deux femmes à la fois pour un homme, en Islande ou ailleurs, peuvent causer des embarras matrimoniaux et ses trois gendres l'assassinèrent une sombre nuit de septembre en 1241, à Beckholt. Le siècle de Snorro fut une ère remarquable pour les lettres.

Puis le savant écrivain nous raconte la découverte du Groënland par Eric le Roux. En faveur des habitants, le Pape Nicolas émanant en 1448, un bref, leur accordant un nouvel évêque et des pasteurs, pour marquer son approbation de leurs efforts — et en considération de ce qu'ils ont élevé plusieurs temples sacrés et une superbe cathédrale. « Puis tout disparaît pendant quatre siècles, comme une vision, et des missionnaires le découvrent de nouveau au 19e siècle. » Je n'en finirais pas, mon très cher poète, si j'entreprenais de vous retracer toutes les intéressantes choses que le noble comte nous rapporte sur l'Islande. Enfin embarquons avec le noble Lord, dans le *Foam*, le prince Napoléon est un bon prince et nous touera, avec sa puissante corvette *La Reine Hortense*. Cinglons pour le grand nord, le Spitzberg et le pic volcanique de Jan Mayen, qui s'élanche de l'océan, haut de 6,870 pieds. Quand, au sein des brumes, en 1614, le capitaine Fotherby découvrit pour la première fois Jan Mayen, en attendant le bruit des vagues sur la base du mont Beevenberg, il s'imagina avoir découvert un nouveau continent. Lisez, si vous le pouvez sans frémir, le sort des sept matelots hollandais laissés pour y hiverner en 1633. Au printemps suivant, le secours venait, mais trop tard, à la flotte hollandaise; on lisait dans le journal des sept infortunés le récit poignant de leur agonie, au milieu du froid, au prises avec le scorbut.

Une des plus fraîches peintures que l'on trouve dans le volume, est celle qui retrace, à bord de la *Reine Hortense*, une coutume traditionnelle des marins français, lorsque leur vaisseau, aborde pour tout de bon, le bord de la banquise dans les *mers glaciales* comme les nommait, l'amiral de la Roncière, le commandant de la corvette Française.

Le Père Arctique.

Ce redoutable personnage, vêtu de la dépouille d'un ours polaire, muni d'une longue barbe blanche, et de berniques vertes, avec un chapeau tricorne penché vers l'oreille gauche, précédé d'une musique infernale et bien d'autres monstres hideux se présente au gaillard, avec une planche sur laquelle était écrit "Le Père arctique" — qu'il offrit à l'officier de quart, comme sa carte de visite — Puis, vint un vrai sabat, sur tous les coins du pont — les vergues et les haubans se couvrirent de diables rouges — de singes noirs et de mille autres monstres grotesques. Pour compléter l'illusion, une grêle de pois, fut lancée des vergues, pour simuler la tempête déchainée, les marins français avaient aussi la figure enduite de farine pour représenter une tombée de neige.

Plus tard, une harangue fut prononcée par le chapelain du Père Arctique, et le tout se termina par de copieuses libations de spiritueux.

Je craindrais, mon cher poète, d'abuser de votre patience, si je ne savais combien, les lettrés, qu'ils soient gouverneurs ou simples particuliers, vous plaisent. Vous vous rappelez sans doute, l'éloquent discours que le noble comte prononça, le 11 juin dernier à Belfast, avant de s'embarquer pour le Canada et qu'il terminait par ces belles paroles:

"Like a virgin goddess in a primeval world, Canada still walks in unconscious beauty among her golden woods and along the margin of her trackless streams, catching but broken glances of her radiant majesty, as mirrored on their surface and scarcely dreams as yet of the glorious future awaiting her in the Olympus of nations."

Est-ce bien tourné, cela! Eh bien, le genre humoristique est manié avec une égale grâce par le noble comte — qui sait se tirer admirablement des mauvais pas. Voici un échantillon d'un discours de circonstance qu'il lui vint en tête de débiter, en réponse à une pompeuse harangue latine que l'évêque de la capitale d'Islande lui fit en présence des sommités officielles, et du beau sexe de Reykjavik.

"Viri illustres, insolitus ut sum ad publicum loquendum, ego propro respondere ad complimentum quod recte reverendus prelatius mihi fecit in proponendo meam salutem: et suppli-co vos credere quod multum gratificatus et flattificatus sum honore tam distincto.

"Bibere, viri illustres, res est, que in omnibus terris, domum venit ad hominum negotia et pectora: (1) requirit haustum longum, haustum fortem, et haustum omnes simul: (2) ut ca-